

VÍCTOR DEL ÁRBOL

Par-delà la pluie

roman traduit de l'espagnol par Claude Bleton



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA TRISTESSE DU SAMOURAI (prix du Polar européen *Le Point*), Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 73.

LA MAISON DES CHAGRINS, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 143.

TOUTES LES VAGUES DE L'OcéAN (grand prix de Littérature policière/roman étranger, prix SNCF du Polar), Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 169.

LES PIGEONS DE PARIS, La Contre Allée, 2016.

LA VEILLE DE PRESQUE TOUT, Actes Sud, 2017.

Titre original :

Por encima de la lluvia

Éditeur original :

Ediciones Destino, Barcelone

© Víctor del Árbol, 2017

Photographie de couverture : DR

© ACTES SUD, 2019

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-11959-1

VÍCTOR DEL ÁRBOL

Par-delà la pluie

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

*J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient
d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer
en repos dans une chambre.*

BLAISE PASCAL,
Pensées, fragment 139.

*Comment combler le gouffre ouvert dans ma poitrine ?
Cette peur de la mort qui me pousse à marcher ?
Si je trouvais celui qui devint immortel,
Je lui demanderais comment vaincre la mort.*

STEPHEN MITCHELL,
Gilgamesh : La Quête de l'immortalité,
traduction d'Aurélien Clause.

*Pour ceux qui aiment la vie en dépit de toutes les
défaites.*

Et en particulier, pour Eva.

PROLOGUE

Tanger, juillet 1955

Les traces de la présence d'Enrique soulignaient son absence : les sacs de vêtements qu'il n'avait pas emportés, les mégots d'américaines dans le cendrier que Thelma refusait de vider, l'étagère en bois fléchissant sous le poids de vieux livres, les classeurs monoblocs remplis de dossiers bourrés de papiers écrits de sa main, une boîte à chaussures vide et son disque préféré, *Angel Eyes* de Matt Dennis, qu'elle écoutait en boucle, une maladie qui s'aggravait de jour en jour. La maladie incurable du souvenir.

Thelma aurait dû tout jeter au feu, regarder ces affaires partir en fumée, repeindre les murs et au moins ouvrir la fenêtre pour aérer. Mais il aurait alors fallu admettre que l'absence d'Enrique était définitive, pas comme les fois précédentes, que cette fois il ne reviendrait pas. Elle n'y était pas préparée. Elle avait encore besoin de le pleurer, de le maudire, de le haïr et de lui pardonner.

Toutes les nuits elle restait éveillée jusqu'à l'aube et, tel un singe qui répète un jeu qu'on lui a enseigné, sans en comprendre les règles, elle traînait les pieds jusqu'à la salle de bains, passait le rasoir d'Enrique sur ses joues, enfilait son peignoir, se coiffait avec son peigne, se lavait les dents avec sa brosse et choisissait sur sa radio l'émission qu'il écoutait en s'habillant chaque matin. Parfois, Thelma restait assise sur la cuvette, le regard rivé sur un carreau blanc, jusqu'à ce que ses jambes s'engourdissent et qu'elle ait mal aux yeux à force de ne pas ciller ; elle avait la sensation que tout était irréel et lointain. Quand elle reprenait ses esprits et comprenait qu'il ne reviendrait pas, elle

avait besoin de crier, de tout casser, de se lacérer le visage pour que sa peau incarne la douleur sous les ongles, la brûlure de sa chair, seul moyen pour elle d'échapper à son état de morte vivante.

Rien n'altérait ce rite de l'abandon. Ce soir-là, elle s'assit au bord du lit et se servit une bonne dose de London dry gin. Elle était ivre, une fois de plus, comme une malade habituée à sa maladie. L'alcool ne l'aidait plus à oublier, mais il calmait la douleur, et ses pensées tombaient comme des pierres sur le fond sableux de son esprit, où elles gisaient, paisibles, bercées dans les limbes. Elle caressa les draps sales, qu'elle refusait de changer, et ressuscita l'image d'Enrique appuyé sur l'oreiller, une cigarette dans une main et un verre de gin dans l'autre, où tintaient doucement les glaçons, une attitude qui traduisait son agacement quand Thelma ne simulait pas assez bien l'orgasme en se masturbant pour lui.

— Sombre connard, murmura-t-elle en penchant la tête, coupable de ne pas supporter d'être dominée à ce point.

Pourtant, elle avait la nostalgie de ce regard vert sans nuances, implacable, qui la jugeait avec une condescendance irritante, comme les dieux jugent leurs créatures. Quand Enrique fronçait les sourcils, l'air soudain blasé, et que ses yeux se détournaient, Thelma cessait d'être là. On aurait dit qu'il la chassait de ses pensées. Et cela, c'était pire que tout.

Sans lâcher son verre de gin, elle s'approcha de la fenêtre. Le jour ne s'était pas encore levé et la chaleur était déjà étouffante.

Tanger était toujours là, immuable, comme sur les tableaux de Delacroix que son père avait rassemblés dans sa maison de Londres, des tableaux qui avaient inspiré son amour pour cette terre, qu'elle était pourtant incapable d'imaginer. Le vent modulait le *Wa ka baraka Allah...* Les premiers mots qu'elle avait appris en arabe : "Allah nous a apporté cette bénédiction". Le ramadan touchait à sa fin et elle percevait l'arôme de la *harira*, la soupe typique qui rompait le jeûne, du masepain et des dattes qui l'accompagnaient. Dans quelques heures, le marché retrouverait son agitation, les odeurs d'agneau, les épices et les cafés du souk ; les hôtels et les boutiques connaîtraient à nouveau le fourmillement des djellabas colorées et des babouches

se mêlant sans friction apparente aux costumes européens et aux chaussures en cuir.

Ce qu'elle regrettait peut-être le plus, c'étaient les promenades dominicales dans la médina, au bras d'Enrique, si beau et si fringant dans son uniforme des *regulares**, les forces régulières indigènes, le tarbouch rouge sur la tête. Les femmes se retournaient sur ce beau capitaine espagnol aux yeux verts et aux cheveux sombres, mais elle n'était pas jalouse. Au contraire, elle se sentait heureuse et fière.

Quand en 1944 ils étaient arrivés, jeunes mariés, Tanger n'avait pas de préjugés : ils pouvaient rendre visite aux amis marocains qui vivaient dans des maisons si basses de plafond qu'il fallait se baisser pour passer d'une pièce à l'autre. Ils se lièrent d'amitié avec des personnes influentes ou célèbres : les potentats du boulevard Pasteur, dont les affaires étaient un peu troubles ; les peintres extravagants et les écrivains yankees ; les aventuriers canadiens, australiens, français, anglais et hollandais qui aspiraient à un nouveau départ sur une terre qui ne posait pas de questions. Tout était parfait, rien ne laissait présager que ça n'allait pas durer. Ils vivaient avec la certitude que le bonheur était fragile, mais ils répugnaient à accepter sa nature éphémère, car ils la saisissaient à pleines mains. Thelma avait vingt-cinq ans et l'Europe était en guerre. À peine avait-elle mis le pied à Tanger qu'elle avait eu la sensation d'arriver dans un monde troublant et dangereux, doté d'une vitalité et d'une force incroyables. L'idéal pour une Anglaise de bonne famille, jeune épouse enceinte de six mois, qui s'éveillait à la vie ! Ils furent aussitôt séduits par les riads de la Petite Place, par les nombreux cafés et les jardins de la Mendubia, où elle passait des après-midi entiers à brosser sur son cahier à dessin des visages qu'elle trouvait exotiques ; elle s'éprit de tout ce qu'elle voyait, touchait et goûtait, ses sens traquaient l'inattendu sur la plage de Malabata, où elle restait jusqu'à l'aube, autour des flambées qui montaient dans un ciel noir, absorbant et merveilleux, à déguster un tajine au poisson et à écouter la musique des *jajoukas*.

* Les *regulares* étaient des troupes d'élite, composées de Berbères, mais les officiers à leur tête étaient espagnols. L'unité de base était le *tabor*, qui équivalait à un demi-bataillon. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Onze années plus tard, où était passé ce monde ? Envolés, les sons, les saveurs et les odeurs ! Ces rues qui des années auparavant l'avaient ensorcelée n'étaient plus maintenant qu'une peau sèche de serpent. La religion, le nationalisme, la politique et le mépris mutuel saccageaient l'âme de ce lieu qui était autrefois à tout le monde et à personne. Au matin, on découvrait sur les façades des slogans en faveur de Mahomet et d'un royaume alaouite indépendant, des mots pleins de haine contre les colonisateurs. Semaine après semaine, l'atmosphère devenait de plus en plus irrespirable pour les Européens. Tous ses amis partaient, même les plus enracinés. Elle aussi devrait partir, on le lui conseillait. Tanger n'était plus un lieu sûr pour une femme seule avec sa fille de onze ans.

Le matin même, Thelma avait reçu la visite du secrétaire général du consulat de Grande-Bretagne, un homme de la vieille école diplomatique, ami de son père, plein de prévenance dans le choix des mots, mais intraitable sur leur signification. Il apportait un message de son père, l'honorable Patrick Whitman :

— À Londres, vous avez toujours une famille prête à vous accueillir, une maison, une rente et des amitiés qui ont survécu à l'éloignement et qui s'occuperont de vous rendre au monde auquel vous appartenez, votre fille et vous.

Thelma avait écouté la proposition paternelle, transmise par le vieux diplomate avec une politesse distante. Cet homme ne pouvait pas comprendre qu'à trente-six ans Thelma n'était plus la jeune fille qui avait fui l'atmosphère étouffante de la vieille demeure familiale de Lacock. Sa réponse fut laconique et définitive :

— Le monde auquel ma fille et moi-même appartenons n'existe plus. Je n'ai aucun lieu où retourner.

Elle savait ce qu'elle avait à faire, et elle ne le différait que pour une seule raison. Ce soir-là, elle prit la bouteille de London dry gin, son verre, et monta dans la mansarde qui était autrefois son atelier de peinture. Le chevalet était dans un coin, recouvert d'un drap. Thelma découvrit délicatement le tableau, tourna lentement autour du chevalet, recula d'un pas et l'observa du coin de l'œil, comme si elle craignait de l'abîmer si elle le regardait en face.

C'était son chef-d'œuvre. Thelma se dit que même Enrique, qui lui avait formellement interdit de peindre ce tableau, aurait

reconnu son talent et ses efforts pour restituer harmonieusement la luminosité du paysage et les ombres de ce visage jeune et basané. La beauté du modèle était indiscutablement masculine, sauvage et même dédaigneuse ; Thelma avait choisi de situer la scène sur la plage, et avait revêtu le jeune homme d'une gandoura blanche. L'effet de mouvement était réussi : le vent dans les plis du vêtement, les vagues se brisant dans un tourbillon d'écume, les branches du caroubier qu'on entrevoyait dans un angle. La seule chose immuable, c'était l'expression féroce du modèle : les lèvres figées, pleines de choses non dites, et ce sourire qui n'était pas une invitation à la joie, mais l'indice d'une blessure mal cicatrisée... On aurait cru qu'il était vivant.

— C'est entièrement de ta faute, dit-elle en apostrophant le portrait, et elle porta le verre de gin à ses lèvres.

Elle devrait le détruire, maintenant qu'elle l'avait enfin terminé. N'était-ce pas ainsi que fonctionnaient les exorcismes ? Arracher une chose à ses tripes, la rendre réelle et s'en détacher. Mais chaque fois qu'elle tentait de s'en débarrasser, elle s'arrêtait, comme si une main de fer retenait son poignet.

— Sois maudit ! cria-t-elle en levant les bras au ciel.

Le verre de gin lui échappa des mains et se cassa en mille morceaux. Thelma eut une grimace incongrue et contempla ses pieds nus : un éclat avait entaillé le dessus de son pied droit et le sang coulait entre ses orteils, tel un ver qui sait où il va. Une bouffée de larmes la plia en deux. Elle s'effondra sur le sol et se recroquevilla, les genoux contre sa poitrine.

Il n'y avait plus rien à faire. À part succomber au gigantesque désespoir et à son interminable consistance huileuse, ou mettre fin à la douleur. Les nuances n'existaient pas dans l'obscurité, il n'y avait rien à quoi se raccrocher, aucun mensonge possible. Restait la mort, faible soulagement, sorte de cri de supplication et, en dernière instance, de vengeance. La mort, quelques centimètres en dessous de la vie, un simple geste que cette nuit elle avait décidé d'accomplir.

Mais elle ne pouvait pas partir seule. Elle ne pouvait pas laisser la victoire finale à Enrique.

Dans l'escalier, elle laissa un sillage de gouttes de sang, que la moquette absorba. Elle ouvrit doucement la porte de la chambre de sa fille. La petite dormait, tournée contre le mur, une main abandonnée sur la hanche, l'autre sous l'oreiller. Les griffes de la désillusion et de la trahison semblaient l'avoir épargnée. Pas de fractures sur son petit corps : son âme et son cœur s'étaient réfugiés dans un monde imaginaire de jeux de rue, d'espiègleries enfantines et de rêves sans limites. Tout en elle évoquait l'innocence : les grains de beauté dans le dos, les épaules osseuses, les vertèbres saillantes, les sous-vêtements colorés aux formes naïves... Son pubis avait les courbes parfaites d'un espace non profané, et ses seins naissants n'inspiraient que tendresse. Elle était si parfaite qu'on hésitait à penser aux horreurs à venir. Un jour pas très lointain, quelqu'un la regarderait avec désir, les jeux d'enfants disparaîtraient, elle apprendrait à désirer à son tour et les rêves auraient une autre dimension, et ses yeux à présent paisiblement fermés verraient le monde autrement, sans innocence. Elle trouverait l'amour, se sentirait heureuse et malheureuse, le torrent des sentiments l'emporterait et la noierait. Et personne ne pourrait la protéger de cette douleur qui met le cœur en miettes.

Thelma ne pouvait pas permettre un tel forfait.

— Tu es réveillée ? demanda-t-elle en s'asseyant sur le lit et en caressant l'épaule dénudée.

Helena entendit la voix pâteuse de sa mère, mais préféra ne pas ouvrir les yeux. Elle sentit un fort relent de gin et comprit que cela annonçait le rite des lamentations, des monologues, des sanglots et des rires hystériques. Sa mère s'obstinerait à la réveiller, puis elle parlerait et parlerait jusqu'au lever du jour. En anglais, comme toujours, la langue dans laquelle elles communiquaient toutes les deux. En temps normal, après ces séances, sa mère dormait jusqu'à midi. Puis elle arrivait à la cuisine sans dire un mot, les yeux morts, s'asseyait à table, ébouriffée, à moitié nue, allumait une cigarette et observait Helena derrière les volutes de fumée. Parfois elle souriait avec tristesse, prenait mollement sa petite main, l'attirait dans son giron et lui demandait si elle l'aimait. Helena redoutait ce contact et acquiesçait en silence, sans oser la regarder. Ce n'est que lorsque sa mère

l'obligeait à relever le menton et à la regarder dans les yeux que le mensonge devenait insoutenable : "Toi aussi tu me détestes, hein ? Vous me détestez tous."

— Dis, tu sais que je t'aime, ma chérie ? Tu le sais ?

Sa mère lui caressait les cheveux. Helena cacha son visage derrière ses poings serrés pour protéger ses joues des baisers et des caresses. Mais sa mère n'avait pas l'intention de renoncer.

— Je sais que tu es réveillée. Arrête de faire semblant. Allons, ouvre les yeux.

Helena gémit, se redressa et vit le visage ravagé de sa mère et le sang sur son pied.

— Très bien, ma petite... Tu sais quoi ? dit sa mère, un éclat fiévreux dans les pupilles, on va à la plage, se baigner toutes les deux et voir le lever du soleil.

— Je ne sais pas nager, tu le sais.

Thelma sauta du lit, soudain nerveuse, et rassembla les vêtements d'Helena.

— Allons, ne dis pas de bêtises ! Tu nages parfaitement. Et puis on sera ensemble. Tu ne veux pas qu'on fasse quelque chose ensemble ?

— Je préfère rester au lit.

Sa mère arracha les draps et lui jeta ses vêtements.

— Tu ne pourrais pas obéir sans râler, pour une fois ?

Helena ressemblait tellement à Enrique que cela la mettait en fureur. Chaque geste, sa façon de tenir la fourchette, de donner un coup de pied dans une pierre ou de boudier, vautrée sur le canapé, au retour du collège, tout rappelait son père. Elle était aussi imprévisible que lui, aussi hautaine, avec sa façon de froncer les sourcils quand elle était contrariée. Parfois, Thelma la détestait pour ce qu'elle représentait, un sentiment plus fort qu'elle. Les traits durs d'Helena lui conféraient une beauté étrange, une promesse qui se sculptait lentement, celle d'un grand changement. La vie ne réservait peut-être pas à sa fille le rôle de bouc émissaire ; elle serait peut-être comme Enrique, une destructrice de vies et d'illusions, un être pervers capable de trahir la loyauté et l'amour que d'autres lui voueraient de façon inconditionnelle.

Helena refusait de bouger. Thelma la regarda fixement.

— Ne sois pas gamine ! Tu ne vois donc pas que j'ai besoin de toi ? Pour une fois, tu pourrais te comporter comme une femme, non ?

Helena ressentit une angoisse coupable. Elle n'était pas une femme. Elle avait onze ans, et même si elle avait hâte d'être grande, elle ne pouvait pas faire l'économie des années qui lui restaient avant d'être en mesure d'entendre la véritable raison pour laquelle son monde avait disparu si soudainement.

— Où est papa ?

“Où est ma vie d'avant ?” disaient ces yeux aussi verts que ceux d'Enrique, et cette bouche tordue, aussi intransigente. Helena aurait aimé que son père lui reproche son désordre, que son père entre tous les matins dans sa chambre pour vérifier si elle avait fait son lit à la manière militaire, avec le revers du drap symétrique et sans un pli. Elle voulait de nouveau râler contre les tiraillements de la brosse de sa mère, se débattre en protestant quand elle cherchait des lentes dans son cuir chevelu, pleurer quand elle lui frottait les oreilles, qui devenaient aussi chaudes que des petits pains. Elle aurait voulu retrouver les disputes du dîner, quand elle refusait de manger les choux de Bruxelles, malgré les sermons de son père, qui parlait des enfants morts de faim à cent mètres de la maison. Maintenant, elle se sentait perdue. Elle pouvait s'attaquer au placard de la cuisine et s'empiffrer de confitures quand elle en avait envie, sous le regard indifférent de sa mère. Chaque soir elle se couchait dans son lit défait, et personne ne lui reprochait le tas de vêtements qui traînaient par terre. Elle allait au collège sans que personne ne se soucie de lui démêler les nœuds dans ses cheveux. Certains matins, elle ne prenait pas de petit-déjeuner et personne ne s'en préoccupait. La fâcheuse corvée du bain quotidien avait même disparu.

Thelma garda son calme, tournée vers la porte ouverte. Elle ramassa le drap et le caressa, comme s'il était le suaire d'un fantôme.

— Il ne reviendra jamais.

— Pourquoi ? demanda Helena.

Thelma lâcha le drap et se redressa en tremblant. Sa voix était glacée.

— Parce que ceux que nous aimons nous trahissent, nous font souffrir, nous prennent tout et vont chercher ailleurs ce que, croient-ils, nous ne pouvons pas leur offrir.

Helena secoua la tête, butée.

— Mon père m'aime beaucoup. Je sais qu'il reviendra me chercher.

Thelma se tourna vers elle, le regard pétrifié.

— La vérité, c'est que ton père ne pense qu'à lui. Nous sommes seules, toi et moi. Et maintenant, obéis. Habille-toi et viens.

Peu de femmes avaient une Renault comme celle que Thelma conduisait. Helena se rengorgeait comme un paon quand sa mère venait la chercher au collègue anglais dans cette belle voiture, jantes larges et carrosserie noire, qui klaxonnait avec insistance pour que ses copines se retournent et lui lancent des regards envieux. Thelma proposait d'aller prendre une glace ou de faire un tour du côté du port et, assises sur la banquette arrière, les amies d'Helena regardaient bouche bée sa mère fumer, la main devant la bouche pour étouffer leurs rires quand elles l'entendaient crier des insanités aux autres conducteurs. Elles croyaient toutes qu'Helena avait la meilleure mère du monde. À une époque, elle aussi l'avait cru. C'était le bon temps.

Mais cette nuit-là n'avait rien de drôle, pour Helena. Sa mère conduisait trop vite et les pneus crissaient dangereusement dans les virages.

— Où va-t-on ? demanda-t-elle, effrayée.

Thelma fumait et se contentait d'empêcher le volant de lui échapper des doigts. Elle donnait l'impression de ne pas voir la route.

— À Merkala.

La plage, dominée par les montagnes, était à l'ouest, près de Merchan, un coin du littoral encore désert à cette heure. Près de l'embouchure d'une petite rivière, et d'un parking gravillonné. Thelma s'arrêta, alluma une nouvelle cigarette sans lâcher le volant et exhala des bouffées lentes et épaisses qui éclaircissaient et obscurcissaient successivement son visage. Au-delà de la voiture, la mer, et de l'autre côté, très loin, le profil diffus et

sombre de l'Espagne. Quelques barques étaient bercées par les vagues, et les galets de la plage, mouillés par la marée haute qui s'était retirée depuis peu, avaient un ton cendré.

— Sortons, dit soudain Thelma en ouvrant la portière.

Le vent soufflait, la robe blanche collait à son corps comme une gaze et soulignait toutes ses formes. Ses cheveux en bataille couvraient son visage. Elle avança de quelques mètres, se caressa les bras et regarda Helena, qui était restée dans la voiture. Son regard ne reflétait que du vide.

— Allons, viens.

Helena se tassa sur la banquette. Quelque chose ne collait pas. Sa mère était encore plus bizarre que d'habitude. Peut-être en colère, ou alors elle la mettait à l'épreuve. D'autres fois, elle l'avait punie parce qu'elle avait mal répondu ou s'était montrée trop rebelle. Était-elle furieuse parce qu'elle, Helena, s'était montrée brutale dans la chambre ? En ce cas, cela pouvait s'arranger. Elle était prête à céder au siège de ses bras et à se laisser embrasser.

— Rentrons, maman. Je vais ranger la chambre et être sage, je te le promets.

Thelma regarda le ciel. Les étoiles s'effaçaient, et on pressentait une vague luminosité.

— Viens, répéta-t-elle machinalement.

Helena gémit.

— Je ne veux pas.

Thelma revint sur ses pas et ouvrit la portière du côté d'Helena.

— Je t'ai dit de venir.

Helena refusa en secouant la tête. Sans un mot, Thelma la gifla violemment. La fillette se couvrit la joue, les yeux écarquillés d'effroi. C'était la première fois que sa mère la frappait. Elle se mit à pleurer en silence. Sans sourciller, Thelma l'attrapa par le poignet, la sortit de la voiture et la traîna jusqu'au rivage.

L'eau jouait à s'approcher et à s'éloigner. Thelma se mouilla les pieds. Soudain, elle se sentait bien. La brise dégageait une sensualité furtive et impatiente. Hospitalière, comme si elle la pressait d'entrer dans la mer. Thelma avait passé des mois à lutter contre la douleur qui l'asphyxiait et elle ne voulait plus se battre.

Helena se retourna brusquement en sentant l'eau sur ses chevilles.

— S'il te plaît, maman. J'ai peur.

Thelma prit une profonde inspiration. Dans ses yeux apparut un éclair contemplatif.

— Tu n'as pas à avoir peur. Nous allons le faire ensemble, tu comprends ?

Thelma s'avança dans cette mer glacée sans lâcher Helena.

Au début, le fond était pierreux ; puis venait le sable mou. Peu à peu, l'eau commença à monter. Quand la fillette vit qu'elle en avait jusqu'à la taille, elle s'immobilisa, refusa d'aller plus avant, se mit à pleurer et à se débattre violemment pour se dégager de la main de sa mère.

— Maman, s'il te plaît, arrête !

Thelma ne l'écoutait pas. Soudain, Helena sentit qu'elle n'avait plus pied. Avec son bras libre, elle se mit à battre l'eau, terrifiée. Au lieu de l'aider à se maintenir à flot, sa mère pesa sur ses épaules pour l'immerger. Helena cria, s'enfonça, avala de l'eau et s'accrocha aux poignets de sa mère pour essayer de se dégager. Mais cette dernière ne la lâchait pas. Helena se débattit avec toute la fureur dont elle était capable, mais le poids d'une femme adulte était trop lourd.

Elle ne pouvait plus sortir la tête de l'eau. Ses poumons allaient exploser, tout devenait trouble et confus. Elle avait mal aux oreilles, ses cheveux lui rentraient dans le nez, la bouche, les yeux... Dans une tentative désespérée, elle se cabra et frappa sa mère au ventre de toutes ses forces. La pression sur ses épaules faiblit une seconde et Helena en profita pour se dégager. Les doigts de sa mère essayèrent d'agripper sa cheville, mais en vain. Elle mit un temps qui dura une éternité avant de reprendre pied et, à quatre pattes, sans prêter attention aux galets qui l'écorchaient, elle atteignit la rive en toussant et en crachant de la morve et de l'eau salée. Telle une bête blessée, elle se retourna. Thelma n'avait pas bougé, elle la regardait d'un air absent, dément. Comme si elle ne comprenait pas ce qui venait de se passer. Puis elle se tourna vers la haute mer et lentement, à douces brassées, s'éloigna de la rive.

— Maman ! cria Helena.

Thelma entendit le cri de sa fille malgré la rumeur des vagues mais, au lieu de se retourner, ferma les yeux et continua de nager.

Pendant plusieurs minutes, Helena la regarda s'éloigner. Elle l'appela, lui cria de revenir, et la vit disparaître dans l'eau.

Le soleil était devenu une sphère brillante, et Helena était toujours là. Son esprit lui disait que sa mère reviendrait. Son père aussi. Que tout redeviendrait comme avant, qu'ils parcourraient ensemble les étals de bonbons et de fruits secs du marché, qu'en hiver ils iraient à Londres voir les grands-parents et qu'elle monterait à cheval, et qu'ensuite ils rentreraient à la maison : Thelma peindrait ses tableaux et son père écouterait Matt Dennis sur le tourne-disque, en attendant qu'elle grandisse.

I

FÉVRIER 2014

Miguel ne soupçonnait pas qu'en cette froide journée de février, il abordait sa dernière vie. Sans retour. Il était un homme logique, et la logique voulait que ce jour soit identique aux précédents, la même suite des heures depuis la mort d'Águeda.

La radio s'alluma automatiquement à six heures du matin, comme s'il avait encore une raison de se lever tôt. Ces cinquante dernières années, Miguel s'était réveillé à la même heure et avec la même mélodie : la *Sonate en si mineur* L33 de Domenico Scarlatti. Il aimait beaucoup ces compositions d'une pureté ravageuse : les notes se distribuaient de façon prévisible : elles s'élevaient, retombaient et s'élevaient encore, de façon uniforme. À la différence de sa fille Natalia, Miguel ne trouvait rien d'esthétique dans le désordre.

La sonate en musique de fond l'accompagna jusqu'à la salle de bains où il s'assura que les ustensiles destinés à son hygiène personnelle étaient bien alignés sur la tablette en marbre. Il prit une petite douche à l'eau tiède, avec un savon neutre, s'essuya avec méthode et flaira la serviette pour voir s'il était temps de la mettre dans la panier de linge sale. Pendant le quart d'heure suivant, armé de ciseaux et d'un petit peigne métallique, il s'occupait de son impressionnante moustache à l'allure prussienne. Tout était dans la méthode : mesurer la pointe des poils avec le peigne en partant de la droite, puis retailler vers la gauche et du bas vers le haut. Il n'avait jamais modifié cette façon de faire depuis qu'il cultivait cette moustache, depuis l'âge de seize ans,

sorte de déclaration d'intention : il avait bien l'intention d'occuper la place qui lui revenait dans le monde des adultes.

À soixante-quinze ans, cette courbe épaisse et blanche sur la lèvre supérieure restait sa meilleure carte de visite, ce qu'il désirait transmettre de lui : ordre, sérieux, harmonie. Des regards étrangers pouvaient lui trouver un air légèrement comique, mais il ne s'était jamais soucié des opinions des autres, et encore moins des jugements de valeur qu'on pouvait formuler sur sa personne ; le verdict secret de Miguel sur ses congénères était sans appel : selon lui, la majeure partie de l'espèce humaine était irrémédiablement stupide. Il ne disposait pas de données scientifiques pour avaliser une telle affirmation, mais il se fondait sur l'expérience de toute une vie en tant qu'employé de banque : à quelques honorables exceptions près, il n'avait rencontré que des rêveurs invétérés qui non seulement se laissaient duper, mais qui exigeaient de l'être ; des gens qui détestaient entendre la vérité quand celle-ci contredisait leurs aspirations illusoires. Des gens incapables d'analyser leurs choix de vie de façon réaliste, des gens qui réclamaient des privilèges auxquels ils n'avaient pas droit, sans comprendre que ce qu'ils trouvaient injuste – que certains soient plus nantis que d'autres – était le seul ordre naturel possible.

Après la moustache, il coupa quelques poils qui dépassaient de la ligne épaisse de ses sourcils, inspecta les oreilles et le nez, et se regarda dans la glace avec satisfaction. Les routines renforçaient la sensation de contrôle et d'autonomie, et s'habiller était une étape d'une cérémonie marquée par un protocole strict. Choisir une chemise, un pantalon, une cravate et une veste assortie, des chaussures cirées, préférer des chaussettes en fil d'Écosse, les boutons de manchette, l'épingle et la montre. Ayant fait son choix, il étalait le tout sur le lit et imaginait l'effet de l'ensemble avant de s'habiller. Ce qu'on montrait aux autres devait être en accord avec sa propre identité, et les vêtements judicieusement choisis donnaient de l'assurance.

À la maison, il n'avait pas grand-chose à faire : lisser un pli sur la courtepoinette, aligner les conserves en mettant l'étiquette en évidence, ajuster les plis des serviettes sur leur support et passer le plumeau sur les vieux livres d'Águeda, qu'il n'avait pas eu le

cœur de donner après sa mort. Natalia lui avait promis de venir un jour choisir quelques volumes dans la bibliothèque, mais cette fois non plus elle n'avait pas tenu parole. Il mangea seul à la table de la cuisine avec les informations télévisées en bruit de fond, en lisant un vieux numéro de son journal, débarrassa, fit la vaisselle – pas question d'utiliser le lave-vaisselle que Natalia lui avait offert – et l'essuya minutieusement.

Puis, considérant que tout était en ordre, il aborda la tâche qui occupait le plus clair de son temps.

Il ouvrit la porte de la seule pièce de l'appartement toujours fermée à clé, et fut accueilli par l'arôme familier de l'absence. Un coffre en bois sous la fenêtre, persienne baissée, une table et une chaise constituaient le seul mobilier. Les murs étaient nus. La lumière extérieure pénétrait par les fentes de la persienne et dessinait de fines lignes sur le sol de granito blanc. Cette chambre aurait dû être celle du second enfant qu'Águeda et lui n'avaient jamais eu. Ils rêvaient d'avoir un fils. Quand ils s'étaient mariés, en 1967, ils avaient décidé que leur vie suivrait une route bien tracée : ils auraient deux enfants, un garçon et une fille, passeraient tous les étés à Tarifa, achèteraient à crédit une superbe Datsun et, avec les primes que toucherait Miguel, financeraient en partie l'achat d'un trois-pièces, cuisine, salle de bains et salon dans le quartier de San Bartolomé ; Águeda quitterait son travail d'apprentie dans un salon de coiffure de Triana, et Miguel pourvoirait aux besoins de la famille, ainsi son épouse pourrait-elle se consacrer aux enfants et à sa vraie passion, la lecture. Mais une partie de ce projet n'avait pu être réalisée : cette chambre n'avait jamais eu de véritable utilité jusqu'à la mort d'Águeda. Après l'enterrement, Miguel avait décidé que ce serait le lieu du silence.

Sur la table, une vieille photographie d'Águeda et de Natalia, dans un cadre en argent, prise sur la plage de Bolonia, à Tarifa, pendant des vacances à une date indéterminée. Natalia venait de se baigner, bronzée, en maillot rayé ; elle avait douze ans, les cheveux blonds en bataille sur sa peau pleine de taches de rousseur, les yeux plissés à cause du soleil et un sourire plein de dents. Águeda souriait aussi, mais de façon plus retenue, comme si on la forçait. Elle avait sûrement une de ses

migraines coutumières et, la main droite crispée sur son crucifix en or, elle demandait à Jésus de la soulager de ces crises qui la paralysaient. Tous les soirs, Águeda couchait Natalia et priait avec elle : “Jésus-Christ très chéri, tu es un enfant comme moi, c’est pourquoi je t’aime tant et te donne mon cœur”, et elle avançait le crucifix pour que la petite l’embrasse. Miguel se moquait de cette bigoterie et prétendait qu’il n’était pas bon d’échauffer la cervelle d’une fillette avec ces supercheries, mais Águeda n’avait aucun sens de l’humour en matière de religion. On le voyait à son expression sévère : les lèvres fines et pincées, le regard farouche, les pommettes hautes et le menton effilé, pas de bijou ni au cou ni aux oreilles, les cheveux très courts. Sur la photographie, Águeda avait à peine quarante ans, mais elle paraissait beaucoup plus âgée.

À côté du cadre, un épais manuel d’origami relié et quelques feuilles de papier froissé. Miguel avait découvert ce manuel par hasard parmi les livres d’Águeda. Il s’y était passionné, même s’il ne dominait pas encore la technique. Il confectionnait une silhouette, un oiseau, mais les résultats restaient médiocres.

Mécontent de ses maigres progrès, il se tourna vers le coffre. Il possédait ce vieux meuble depuis des années. Il figurait dans tous ses souvenirs d’enfance, c’était tout ce que Miguel conservait d’une vie qui semblait n’avoir jamais existé. Il ouvrit un sac qui contenait de la cire et du vernis, un pinceau et des chiffons en coton, et il se mit à hydrater les veines du bois d’eucalyptus qui, à force d’enduits, avait acquis ce ton obscur qui lui conférait une fausse prestance de noblesse. Le couvercle avait une fermeture dorée en laiton bordée de clous à tête plate.

Entretenir ce coffre le rassurait ; surtout ces derniers temps, parce qu’il se sentait bizarre. Parfois, il avait la sensation de perdre conscience : il était assis et soudain il sursautait, comme s’il avait rêvé les yeux grands ouverts, mais il ne gardait aucun souvenir de ces secondes vides, égarées il ne savait où. Récemment, il s’était surpris à parcourir les pièces de la maison comme un somnambule, avec l’impression que sa maison était une terre d’exil : il ne reconnaissait ni les meubles massifs, ni le lit à baldaquin, ni le crucifix qu’il n’avait pas osé décrocher par respect pour Águeda, et par une vague superstition.

La solitude n'était pas une bonne compagnie. Ce que lui répétait sa fille chaque fois qu'elle venait le voir : "Tu devrais avoir un animal domestique, papa. Un chat, par exemple. Ils sont aussi indépendants et sauvages que toi. Vous vous entendriez sûrement très bien." Quelle idiotie, murmura Miguel en passant du vernis sur une ferrure, le bout de la langue coincé entre les dents, une attitude caractéristique quand il se concentrait sur une tâche. Natalia ne savait-elle pas qu'il était allergique aux chats ? En outre, d'où sortait-elle qu'il était sauvage ? Certes, il avait toujours eu mauvais caractère et peu de patience, mais il n'avait jamais joué un mauvais tour à ses subordonnés, et s'il avait tellement exigé d'eux, c'était uniquement parce qu'il était aussi exigeant avec lui-même : ponctualité, correction, ordre, pragmatisme et professionnalisme. Qu'y avait-il de mal à cela ?

L'après-midi avançait. Il devait se mettre en route, cesser de tuer les heures en faisant des figurines en papier et en astiquant un coffre sans valeur. Prendre des décisions, c'était ce qui lui manquait : rendre les choses importantes.

Il quitta la chambre, ferma à clé, inspecta le réfrigérateur et nota mentalement qu'il devait acheter du lait et des citrons, enfila son manteau et se regarda dans la glace de l'entrée en se caressant la moustache. S'il avait tenu dans sa main droite sa mallette avec fermeture à boucle, l'image aurait été celle d'un jour de travail ordinaire : Águeda serait accourue du fond du salon pour lui donner son approbation, aurait chassé une poussière de son épaulette et redressé son nœud de cravate. "Tes lunettes sont sales, comme toujours", aurait-elle ajouté, et elle les aurait prises pour nettoyer les verres. Ensuite, elle lui aurait donné un sobre baiser sur les lèvres en lui caressant la joue, y déposant au passage l'arôme de sa crème pour les mains, qui rappellerait à Miguel sa présence pendant tout le reste de sa journée.

Miguel se retourna, s'attendant à la voir apparaître d'un pas décidé, s'essuyant les mains dans un torchon, une mèche rebelle sur le front. Mais n'apparut que son absence. C'était le péage qu'il acquittait pour vivre plus que les autres.

Deux soirs par semaine, Miguel se retrouvait avec ses anciens collègues au bar du Centre équestre. Ils sirotaient un xérès et

discutaient des affaires de la banque comme s'ils étaient encore en activité. La bourse, la crise bancaire, les personnes intéressantes, les licenciements et les retraites anticipées. Ils mentaient plus ou moins en soulignant que de leur temps les choses étaient différentes : mieux, naturellement. Mais à vrai dire le monde changeait trop vite et aucun d'eux ne pouvait s'adapter à son rythme trépidant. Dans leur for intérieur, ils se sentaient déconcertés, exposés, exclus. Ils renonçaient vite à feindre de comprendre les règles du jeu, et ils passaient aux sujets de toujours : les enfants trop occupés, les petits-enfants mal élevés, les amis ou connaissances qui mouraient tous, les problèmes réels ou inventés, les petites misères de l'âge... En général, Miguel s'ennuyait dans ces réunions, mais il s'arrangeait pour le dissimuler et, de temps en temps, il glissait une remarque pertinente, comme si la conversation l'intéressait vraiment.

Ce soir-là, néanmoins, Miguel se sentait particulièrement brumeux. D'abord, il perdit aux dominos par pure étourderie, puis il fit des mots croisés sans parvenir à se concentrer. Il ne fut pas moins absent dans les conversations. Il ne se sentait pas bien, il avait l'impression désagréable que ses vêtements le gênaient, que sa peau était hypersensible et que tout le dépassait : les voix, les visages, et même la salle du Centre équestre.

— Je dois partir, dit-il soudain avant l'heure habituelle, sans explication.

Il quitta le Centre sans même prendre congé, sous le regard perplexe de ses collègues. Miguel savait qu'il serait la cible des commérages et des critiques. On dirait qu'il était vieux, qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même, que la mort de son épouse l'avait beaucoup affecté. Il s'en moquait. Ses anciens collègues étaient des fainéants qui ne se lassaient pas d'étriller leur prochain dès que celui-ci avait le dos tourné.

Sur le chemin du retour, il s'arrêta chez le marchand de primeurs où il faisait ses courses habituellement. Il n'aimait pas les produits emballés des supermarchés. Il préférait choisir chaque pièce, la tâter, sentir son odeur, avant de se décider. Le marchand lui demanda sur un ton familier comment il allait et Miguel ne put se rappeler le nom de cet homme qu'il connaissait depuis des années.

— Bien, merci, dit-il, presque honteux.

Il se hâta de payer et oublia sa monnaie. Le marchand lui courut après pour la lui rendre.

— Un de ces jours, vous allez perdre votre tête, don Miguel.

Un peu impressionné, Miguel s'excusa : ces derniers temps, il dormait mal, il avait l'esprit ailleurs.

Il décida de faire un petit détour avant de rentrer. L'air frais l'aiderait à se débarrasser de cette sensation de vertige désagréable. Il avait acheté des oranges ; il pensait les presser, ou peut-être les découper en rondelles et les arroser d'une liqueur sucrée...

Soudain, il se sentit perdu. Il croyait avoir trop marché. Il n'habitait pas si loin. Il s'arrêta au milieu d'un passage piéton, regardant à droite et à gauche. Il ne reconnaissait ni les maisons ni la rue. Il ne savait pas où il était, ni comment il était arrivé là.

— Mais bon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive aujourd'hui ?

Il commençait à être vraiment effrayé. Il posa son sac de provisions par terre. Il fallait qu'il appelle Natalia. Le téléphone que sa fille lui avait offert pour son anniversaire était dans la poche de sa veste : "Comme ça, nous resterons en contact, papa." Pourtant, chaque fois que Miguel essayait de la joindre, sa fille ne répondait pas. En outre, Miguel ne comprenait rien aux téléphones de maintenant. Pourquoi diable avoir un appareil photo incorporé d'on ne savait combien de pixels ? Un engin inutile qui se déclenchait dans sa poche et lui faisait de superbes instantanés de sa doublure intérieure ! Natalia lui avait appris à débloquent le téléphone, mais impossible de se rappeler le mot de passe. Était-ce la date de naissance de sa fille ? Facile à se rappeler : 1-9-7-2.

Ses doigts tremblaient sur les touches. Non, pas du tout. Il voulut essayer la date de son mariage, et là il prit peur. Aucun souvenir. Il ne se rappelait pas la date exacte de son mariage.

Une orange tomba du sac et roula jusqu'au museau d'un chien qui la flaira. Miguel allait ramasser l'orange, mais une main le devança.

— Les chiens ne savent pas éplucher les oranges, dit le propriétaire de la main en la lui restituant.

Il était jeune, très grand, corpulent, à peine trente ans, les cheveux très noirs ébouriffés. Il avait des sourcils épais et des yeux châains et profonds. Sa chemise ouverte jusqu'au troisième

bouton laissait à découvert une puissante poitrine. Il ressemblait à un de ces journaliers habitués à travailler dur à la campagne. Miguel lui trouvait un air vaguement familier.

— On se connaît ?

Le jeune homme sourit de toutes ses dents. Les plis des paupières s'étalèrent en bouquet de rides.

— Bien sûr qu'on se connaît, Miguel. Depuis toujours.

Miguel cligna des yeux, en pleine confusion.

— Vraiment ? Impossible de me rappeler... Je... Je ne parviens pas...

Soudain, il s'aperçut que les mots refusaient de sortir. Ils étaient clairs dans son esprit, en ordre de marche, mais ils tourbillonnaient dans sa bouche comme un oiseau qui se brise les ailes contre les parois d'une grotte sans en trouver la sortie.

— Que m'arrive-t-il ?

— Rien. N'aie pas peur.

Un fourmillement étrange envahit son visage et se propagea rapidement aux bras et aux mains. Miguel lança un regard terrifié au jeune homme, qui avait maintenant un sourire sans joie. Un sourire d'encouragement accablé de tristesse.

— Du calme. Je suis là.

Tout devint flou, Miguel sentit que sa tête tournait de plus en plus, et il tomba face contre terre.

Un peu d'hypoglycémie. C'est ce qu'avait d'abord diagnostiqué le médecin. Et c'est ainsi que tout aurait dû finir : une simple frayeur, un hématome au front et une grosse éraflure sur la pommette, lui prendre la tension et le renvoyer chez lui. Mais vu le choc sur la tête, un scanner avait été conseillé, et l'image avait révélé la présence de plaques séniles et d'enchevêtrements neurofibrillaires dans le cerveau. Des mots qui faisaient peur.

— Ce qui signifie ?

— Que vous êtes atteint d'un début de démence sénile.

Démence sénile.

Ces deux mots tombèrent sur Miguel comme un double coup de massue. Il éprouva une profonde nausée qu'il dissimula devant sa fille en regardant les tristes natures mortes accrochées au mur du cabinet de consultation de l'hôpital.

— Je comprends, murmura-t-il en ouvrant la bouche pour aspirer un peu d'air.

— Êtes-vous sûr de comprendre ?

Oui, il comprenait parfaitement ce que cela signifiait. Il suffisait qu'il remonte à ses huit ans, assis dans un coin, tandis que sa mère déambulait à moitié nue dans la maison en écrivant sur les murs avec ses propres excréments ; pendant des années, Miguel avait repoussé ce fantôme, convaincu que les probabilités jouaient en sa faveur : un dément par famille, ça suffisait. Mais il découvrait maintenant que la folie n'arrivait pas qu'aux autres.

Natalia ravalait sa salive. Ses pupilles exprimaient une rage qu'elle ne savait contre qui diriger.

— Comment est-ce possible ? Mon père n'a jamais fumé ni bu de sa vie. Il n'a commis aucun excès et n'est pas tellement vieux... Il n'a que soixante-quinze ans !

Le docteur serra les dents, tel un boxeur habitué à encaisser les coups.

— Les symptômes de ce genre de maladie apparaissent en général vers la soixantaine. S'il n'y avait pas eu cet accident, on n'aurait rien découvert avant que la détérioration soit beaucoup plus évidente. Votre père est atteint d'une des formes les plus courantes : Alzheimer.

Natalia pressa la main de son père, comme si elle avait peur de tomber dans le vide. Elle niait obstinément.

— C'est impossible. C'est un homme lucide... Ces examens ne valent rien.

Le docteur laissa Natalia se calmer. Sa voix avait un effet apaisant, peut-être avait-il appris à la moduler pour donner une impression durable de sécurité : en attendant que d'autres examens confirment le diagnostic, on pouvait déjà avancer que les structures protéiniques du cerveau de Miguel étaient anormales. Une façon emberlificotée de dire que son esprit s'éteignait. Cela se produirait progressivement ; tout le problème était de savoir à quel moment l'extinction serait définitive.

— L'état est encore embryonnaire.

— Combien ?

— Chaque personne est différente. Peut-être un an, deux au maximum.

Miguel ferma les yeux. Il n'avait pas envisagé que sa mort serait si longue. Il avait toujours cru qu'elle surviendrait par accident, qu'elle lui tomberait dessus sans prévenir. Pas question de prolonger l'agonie, pas de cris ni de lamentations, ni de saleté, ni de dépendance, de bave et de mauvaises odeurs. Pas question de pourrir la vie des autres pendant des décennies, à l'instar de sa mère, qui avait passé sa vie à mourir, d'abord de l'intérieur, puis de l'extérieur, elle avait même eu largement le temps de prendre conscience de son déclin, et à la fin, alors qu'elle avait plus que jamais besoin de folie, elle avait retrouvé assez de lucidité pour comprendre qu'elle s'en allait.

Maintenant, c'était son tour.

Le docteur eut pitié de son désarroi.

— La détérioration neuronale est irréversible, mais il existe des traitements palliatifs. Nous contrôlerons le sodium, le calcium et le sucre, nous vous administrerons de la vitamine B12, de la mémantine et des inhibiteurs. Pendant un certain temps, vous pourrez mener une vie presque normale.

Ensuite, il donna une longue liste de conseils et d'interdictions alimentaires, et ajouta l'adresse de quelques centres spécialisés du domaine privé qui aideraient Miguel à s'adapter à sa nouvelle situation. Le docteur se leva. Façon de dire que le temps qu'il leur consacrait était écoulé. Son visage laissa transparaître une solennité bien rodée :

— Essayez de garder le moral.

Miguel fronça les sourcils. Il estima que c'était une recommandation idiote.

Le jour était à peine levé quand ils arrivèrent à la maison. Natalia insista pour rester dormir, mais Miguel parvint à la convaincre de le laisser seul. Il avait besoin de réfléchir. Après bien des palabres, Natalia capitula. Elle connaissait son père et savait qu'il était têtu quand il se sentait affaibli : il ne voulait pas qu'elle le voie en position de faiblesse.

— Comme tu voudras, mais je t'appellerai. La batterie de ton téléphone est chargée ?

Miguel lui montra son téléphone d'un air las, et promit qu'il le mettrait sur sa table de chevet avant de se coucher. Sa fille lui

lança un dernier regard humide, et il se barda d'aplomb ; il se permit même de sourire.

— Ce n'est pas si grave, Natalia. En outre, le médecin a dit qu'il faudrait d'autres examens pour confirmer le diagnostic. Il se trompe sûrement.

Il ne croyait pas lui-même à ses propres paroles. Mais il fallait les prononcer pour que sa fille s'en aille et le laisse tranquille. Il avait besoin de s'effondrer, de s'abandonner au désarroi, de laisser libre cours à la peur qui lui tenaillait le ventre, à sa façon. Sans céder à la tentation du chaos, des larmes, des plaintes et des protestations. Il alla dans la chambre qu'il fermait à clé, actionna l'interrupteur et l'ampoule sans abat-jour pendue au plafond dessina un cercle de lumière blafarde. Miguel vit son ombre sur le mur. Elle semblait appartenir à quelqu'un d'autre, épaules tombantes et bras inertes collés au corps. Il avança la main et toucha cette obscurité dessinée sur le blanc du mur. C'était lui, qu'il le veuille ou non. Et tôt ou tard il ne serait plus qu'une ombre. Il traîna la chaise jusqu'au coffre et en caressa le couvercle. Le bois était lisse, encore humide de la cire qu'il avait passée le matin même, et il sentait bon, une odeur de propreté et de certitudes. Miguel le déverrouilla doucement et le souleva. Pas un grincement. Pourquoi les souvenirs devraient-ils avoir un bruit de rouille ?

Il regarda l'intérieur sans émotion. Il savait ce qu'il contenait, il ne s'attendait à rien d'autre. Les affaires qui avaient appartenu à sa mère n'étaient rien sans elle. Ce coffre était une sorte de sarcophage. Il feuilleta les coupures de journaux que sa mère avait accumulées jusqu'à l'obsession pendant plus de trente ans. Toutes les informations concernant la vallée de los Caídos* : le transfert de la dépouille mortelle de José Antonio Primo de Rivera, l'inauguration officielle, des photographies du chantier, des interviews du sculpteur Juan de Ávalos, de vieilles

* Non loin de l'Escorial, dans une vallée de la Sierra de Guadarrama, Franco fit construire, entre 1940 et 1958, une immense basilique pour célébrer sa victoire. Environ vingt mille prisonniers républicains furent condamnés à travailler sur ce chantier dans des conditions particulièrement dures. "Caídos" signifie les "tombés", les victimes. Dans le contexte de l'époque, il ne s'agissait que des victimes du côté franquiste.

fiches avec des centaines de noms et de dates dactylographiées. Le tout archivé avec l'exactitude démente d'un esprit perturbé et hanté par les détails inutiles. On trouvait les copies des lettres que sa mère avait écrites pendant des années à des ministres, des cabinets d'avocats, des associations de la Mémoire... Non moins rangées et classées par dates, on trouvait les mains courantes déposées par Miguel au commissariat chaque fois que sa mère s'enfuyait de la maison, les rapports d'internement dans diverses cliniques psychiatriques, qui faisaient état des rémissions et des rechutes. Ces documents étaient la chronique des années détraquées.

Sous ces souvenirs, enveloppée dans un tissu, se trouvait l'urne contenant les cendres de sa mère. Miguel la contempla un bon moment, comme s'il pouvait voir l'intérieur et son contenu. Il y colla son nez. Elle ne sentait plus rien.

L'urne sous le bras, il retourna dans sa chambre, la posa sur sa table de chevet et s'étendit sur le lit. Le plafond lui paraissait de plus en plus bas, de plus en plus pesant, comme la lourde dalle d'une tombe. Comme s'il était déjà mort. Il devait réagir, se dit-il. Il ne pouvait pas rester comme ça, allongé en compagnie de sa mère et de sa peur. S'avouer vaincu n'était pas dans son tempérament. Il se releva et ouvrit le premier tiroir de la commode, où auparavant était rangée la lingerie d'Águeda.

C'était là que se trouvait le paquet de lettres, assemblées par un ruban marron. Les lettres de Carmen. Il s'était engagé à les détruire sur le lit de mort d'Águeda. Deux ans après, il n'avait toujours pas tenu sa promesse. Il ne les avait plus touchées depuis qu'Águeda les avait découvertes et l'avait chassé de la maison. Il dénoua le ruban, rajusta ses lunettes et traîna la chaise sous l'ampoule du plafond. Il avait besoin d'une voix amie, d'un souvenir agréable :

Sitges, avril 1980

Mon cher Miguel,

Il y a à peine quelques heures que tu es parti et je me refuse à te lâcher. Je t'enlace, j'enlace ce qui reste de toi dans les draps, dans la serviette que tu as laissée dans la douche, encore humide de ton

corps. Deux cheveux à toi dans le lavabo où naguère tu te coiffais, les bulles de savon qui contiennent encore un peu de tes mains. Tu as oublié de me dire que tu m'aimais en partant, mais ça m'est égal (alors, pourquoi je t'en parle ?). Sur la petite table où nous avons mangé, les assiettes sont intactes, ta serviette en papier est froissée, le fond de bière que tu as laissé, cette façon scrupuleuse d'aligner les couverts à droite. Je ne veux rien toucher, pour continuer de te voir de dos, devant la fenêtre ouverte qui donne sur la mer. Je sais que cela ne ressemble pas à cet horizon dont tu m'as parlé, celui que tu as découvert avec ton épouse il y a si longtemps à Tarifa. Mais celui-ci est à nous, à toi et à moi, et nous n'avons nul besoin de le partager. Je t'entends encore parler de ton passé, t'interrompant pour me dire que tu ne fumes pas, mais ça ne te dérange pas que je fume, tu apprécies même la saveur de mes baisers agrémentés du picotement blond de la nicotine.

Tu n'es sans doute pas encore arrivé à Séville, où sont ta vie, ta famille, ton épouse, ta fille, dont tu m'as tant parlé. Tout bien réfléchi, nous avons lentement consumé les heures au lit en parlant d'eux. Qui t'appartiennent comme tu leur appartiens. Peu de choses, presque rien sur nous, sur toi et moi. Et ça m'est aussi égal. À notre âge, il y a des choses qu'on assume sans drame. Mais je me plais à imaginer que dans ce ciel qui s'obscurcit déjà, nerveux parce que tu paniques dans les avions, tu déjoues peut-être ta peur en me voyant à travers le hublot, en me sentant sur tes habits, tes mains, cherchant à retenir une part de moi, toi aussi. Une part de nous, écho de ce week-end tellement inattendu.

Moi aussi je pars bientôt, je dois retourner à Barcelone. La routine m'attend, pour détacher violemment ces liens de bonheur si fragiles. Un jour, je te parlerai peut-être de mes attaches en dehors de toi.

Le service d'étage a déjà appelé deux fois, ils doivent faire le ménage, emporter les reliefs de ce week-end et les effacer : lessive, cendriers, verres..., aérer la chambre et dissoudre ton corps et le mien dans l'atmosphère. Comme si rien n'était jamais arrivé. Voilà pourquoi je veux rester encore un peu dans cet espace qui a été le nôtre pendant quelques heures, très peu, d'où je vois l'église et le quartier de la Calma, la tempête fouettant les rochers sous l'esplanade et ce pommier dont les fleurs tombent dans la fontaine. Une voix en moi me souffle qu'en refermant cette porte tout ce que nous

avons dit, fait, ressenti, se perdra quand ce lit accueillera d'autres amants ayant, comme nous les avons eus, les mêmes hâtes et les mêmes désirs. Je n'ai pas d'illusions, je dois simplement l'accepter, le digérer, l'oublier et continuer comme si de rien n'était ; mais je suis là, en train de t'écrire, nue dans le lit, la voix de Sting à la radio se mêle à la tienne et au bruit de la mer quand tu me parlais tout bas de ton père, dont tu n'as presque aucun souvenir, de cette terre d'Estrémadure, la tienne, de ta mère qui cousait pour d'autres, pendant que je caressais tes cheveux ébouriffés et que je t'écoutais sans t'écouter. Je n'ai jamais vu un homme pleurer comme toi. Pleurer pour d'autres, pour les abreuver de ta tristesse. Pouvons-nous réellement nous séparer de ce qui nous enchaîne ? Je me sens jalouse d'une femme que je ne connais pas, j'imagine que c'est moi qui t'accompagne cet été à Tarifa, que tu m'apprends à nager, que nous faisons l'amour en regardant le Détroit ; je veux croire qu'un jour tu m'emmèneras à Casablanca dans ta voiture à laquelle tu tiens tellement, que nous mangerons n'importe quoi n'importe où, que nous danserons dans des endroits qui n'existent pas encore dans notre imagination, que nous achèterons ces sandales artisanales, que la nuit nous enveloppera comme dans ces films un peu niais que tu aimes tant. Oui, nous le ferons, c'est ce que je me dis. Non, bien sûr que nous ne le ferons pas, c'est ce que je me répète.

En attendant, je t'écris à ton bureau, à la banque. Nous devons être prudents, m'as-tu répété. J'espère et souhaite seulement que cette prudence n'est pas l'ombre de la peur. De la peur d'être heureux.

Écris-moi vite, aujourd'hui plutôt que demain.

Carmen

Tarifa, résidence Poniente

Pour Helena, la nuit était un passage aussi stérile qu'inévitable. Elle avait hérité l'insomnie de sa mère et sa tendance à se retrancher derrière le gin. Tout le reste venait de son père ; mais elle ne devait à aucun de ses géniteurs son sens de l'humour, épicé d'une bonne dose d'âpreté et d'une certaine impertinence. Qu'elle avait cultivé toute seule. Depuis son enfance. La *pauvre* Helena, la fillette traumatisée, abandonnée, était persuadée d'être la plus malheureuse du monde et, pour cette raison, croyait mériter consolations et faveurs. Le monde *le lui devait*, en guise de compensation.

Mais le monde ne lui devait rien.

Bien entendu, le grand-père Whitman n'avait jamais toléré cette victimisation parasite et ne s'était pas laissé attendrir par les traumatismes de sa petite-fille. C'était déjà beaucoup de se déplacer en personne jusqu'à Tanger pour la prendre en charge et s'occuper de son rapatriement à Londres, après la mort de Thelma. En revanche, les manipulations émotionnelles étaient plus efficaces avec la grand-mère Alice. Helena peaufina des regards absents pour obtenir ce qu'elle désirait. La mort de Thelma avait plongé la vieille femme dans un silence moins ténébreux que celui de son époux ; elle éclatait parfois en sanglots, et Helena l'entendait pleurer dans sa chambre ou la trouvait en train de ranger l'armoire de jeune fille de Thelma, où étaient encore suspendues ses robes campagnardes. La grand-mère Alice éprouvait pour sa petite-fille Helena un amour teinté de tristesse et

de remords : “C’était notre faute, nous n’aurions jamais dû la laisser épouser si jeune cet Espagnol.” Alice semblait attendre de cette enfant une explication sur ce qui était réellement arrivé à sa fille en Afrique. Une explication réellement acceptable. En échange, elle lui permettait de se baigner le soir dans la piscine entourée de parterres, de manger des bonbons et de monter Isis, la sacro-sainte jument du grand-père Whitman, quand celui-ci n’était pas dans la propriété. Elle était toujours prête à dissimuler ses petites bêtises, mais si ce n’était pas possible, elle se mettait en quatre pour lui donner raison. Une seule fois elle se montra inflexible, le matin où Helena se mit à parler espagnol et à mentionner son père. La grand-mère lui lança un regard glacé :

— Ne prononce plus jamais ce nom dans cette maison.

Helena acquiesça, effrayée à l’idée de perdre sa seule et unique alliée dans cette énorme demeure.

En dépit de l’affection de la grand-mère Alice, Helena fut soulagée d’apprendre qu’elle allait devenir pensionnaire dans une école pour jeunes filles de la haute société, dans les environs de Londres. Cette décision avait été prise de façon unilatérale par le grand-père Whitman, malgré l’opposition de la grand-mère Alice, qui prétendait que la petite n’était pas prête. Mais le grand-père fut inflexible : presque une année s’était écoulée depuis la mort de Thelma, la fillette était trop sauvage et avait besoin d’une discipline qu’à l’évidence Alice était incapable d’imposer. De son côté, les faibles protestations d’Helena, qui en réalité souhaitait quitter cette vie silencieuse et chargée d’ombres, montrèrent à la grand-mère que sa petite-fille n’était pas seulement prête, mais qu’elle avait besoin de quitter la vieille demeure Whitman. Vivre loin de ces pièces froides et de ses grands-parents et y revenir deux ou trois fois par an pour les vacances ne pouvait être pire que d’y languir lentement.

Derrière les murs de cet internat pour jeunes filles, la petite Helena fit la connaissance de Louise, et elles devinrent inséparables ; à compter de cette rencontre, l’enfance d’Helena commença de se dissiper à l’insu de tous : quand elle retournait chez ses grands-parents, elle montrait la même apparence reconnaissable, mais dès la première seconde elle rêvait de repartir et de redevenir l’autre Helena, celle que Louise lui apprenait à être.

Cette autre Helena construite à l'image de Louise disparaît au fil du temps, comme disparaîtraient aussi les images suivantes, pour finalement devenir cette coquille de noix vide et sarcastique de soixante-dix ans.

Sur la table subsistaient quelques traces de la brioche que les amis de la résidence – ainsi devait-elle les appeler, même s'ils n'étaient pas ses amis – avaient commandée dans une pâtisserie du centre : brioche au citron fourrée au chocolat, avec des cristaux de sucre. “Vices et gourmandises de vieux”, se dit-elle. Ce qui restait sur le plateau en carton à franges semblait avoir été rongé par des souris affamées. Helena en avait à peine goûté quelques miettes qui, d'ailleurs, s'étaient dispersées entre ses doigts. Pour être bien vue : les vrais amis auraient compris qu'elle détestait le sucré, et tout spécialement le chocolat. Elle n'avait pas non plus beaucoup regardé la ridicule carte d'anniversaire agrémentée d'une douzaine de bons vœux illisibles, une gaminerie que quelqu'un avait repérée dans la vitrine d'une papeterie : “Aujourd'hui, c'est un grand jour, l'occasion de te dire combien tu comptes pour nous. Heureux anniversaire.” Un ours en peluche entouré d'étoiles dorées. Comme si elle n'avait pas soixante-dix ans, mais tout juste douze, quinze ou vingt ; comme si elle recevait encore les cartes de vœux que son père lui envoyait tous les ans à la maison Whitman.

Ces cartes, répandues maintenant sur le lit, l'avaient suivie dans chacune de ses vies, au fond d'une boîte à chaussures, comme une promesse non tenue : “En attendant de nous revoir, ma chère petite.” Son père avait écrit la première quand Helena avait onze ans, et il avait continué jusqu'à ses trente-quatre ans. Des cartes postales achetées et griffonnées dans une gare quelconque – Rome, Porto, Bordeaux, Nîmes, Munich, Dublin, Amsterdam –, et envoyées juste avant de déménager.

Helena espérait y trouver une vaine consolation, elle les relisait et caressait cette écriture qui ne s'était jamais départie de son élégance, pas même pour raconter les choses les plus dramatiques.

— Quelle idée d'y penser maintenant ? se dit-elle à haute voix en ouvrant le tiroir de sa table de chevet où elle prit la flasque dorée qu'elle cachait comme si elle était son ennemie de toujours. – Elle secoua la tête d'un air résigné et en but une longue

gorgée. – Tu prends de l'âge. Quelle plaie ! Saleté de vieille ! ajouta-t-elle en claquant la langue.

Comme si cette découverte l'étonnait, elle plissa les yeux, prête à répudier cette image qui flottait, au carrefour de l'éclairage du réverbère du jardin et des ombres de la pièce. Ses doigts parcoururent lentement le lobe de l'oreille, la joue droite, les lèvres entrouvertes et crevassées, le menton haut, glissèrent sur le cou fripé et s'arrêtèrent dans l'échancrure de la chemise. Elle la déboutonna, examina sa poitrine laiteuse, telle une porcelaine semée de grains de beauté, caressa ses petits seins, ses aréoles crevassées et sombres. Autrefois, ses doigts glissaient sur sa peau sans rencontrer d'obstacles, et ce corps déchaînait les regards. Les certitudes étaient parfois bouleversantes. Était-ce cela, la vieillesse ? Perdre ce qui avait été ? Très loin sous l'épiderme, le cœur d'Helena poussa un gémissement. Devenir vieille, c'était peut-être perdre ses forces, reddition que les autres prenaient pour de la sagesse.

Elle passa les doigts sur ses tempes. “Je bois trop.” En boitant ouvertement – comme toujours quand elle était seule –, elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin et alluma une cigarette en s'arrangeant pour laisser sortir la fumée. Mentir, feindre le bonheur et se gaver de sucreries, autant de choses permises en ce lieu qui était maintenant son foyer. Boire et fumer, non.

Elle prêta l'oreille au vaste silence qui s'abattait sur la résidence. Un silence entrecoupé d'interférences continues. À travers les murs on entendait une chasse d'eau, une quinte de toux, des portes qui s'ouvraient et se fermaient. Il y en avait d'autres comme elle : des insomniaques qui regardaient le plafond blanc de leur chambre sans pouvoir trouver le sommeil. Ils étaient faciles à reconnaître le matin : les premiers à descendre pour le petit-déjeuner, bien coiffés, bien habillés, comme s'ils attendaient depuis un bon moment que le monde se mette en marche.

Elle sourit. Elle reconnaissait les pas qui s'arrêtaient maintenant devant sa porte ; ponctuels. Et elle entendit frapper, selon un code bien établi.

— Entrez, professeur, dit Helena en glissant la flasque dans la poche de son gilet et en s'éloignant de la fenêtre.

L'invitation était de pure forme. La porte s'était déjà ouverte et une chevelure ébouriffée jaune paille apparut dans l'entrebâillement.

— Bonsoir, *lady*. Une nuit difficile ?

Le visage se diluait entre la lumière du couloir et l'obscurité de la chambre. Helena alluma la lampe du bureau.

— Tu sais que je déteste que tu m'appelles ainsi, Marqués.

Les petits yeux du professeur Marqués clignèrent à plusieurs reprises, à l'image d'une souris attrapée par un piège de lumière.

— J'interromps une orgie d'alcool et de cigarettes ? demanda-t-il avec malice en humant l'air.

— Je réfléchissais aux mille façons de se suicider pour fêter mon anniversaire. Une idée ?

Marqués émit un petit rire. Il était trop petit pour avoir l'air d'un homme, mais son regard était trop vieux pour qu'il ait l'air d'un enfant. Prisonnier d'une difformité qui aurait pu en faire un phénomène de foire, il s'était plutôt bien débrouillé pendant presque quatre-vingts ans avec ses jambes arquées, sa tête granitique et sa petite taille. Tout ce qui incitait à la moquerie était compensé par la gravité sans faille d'un regard d'une humanité inquiétante. On devait s'y reprendre à deux fois avant de se moquer d'une personne dotée d'un tel regard.

— Avoir une année de plus, ça devient une vraie tragédie, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu, Marqués ?

— Pas grand-chose : un peu de compagnie, une complicité, ma dose habituelle d'amitié... Tu m'offres une de ces cigarettes qui tu fumes en cachette ? demanda-t-il sur le ton plaintif qu'il adoptait quand il allait enfreindre une règle, ce qui lui arrivait souvent.

Marqués, le professeur, comme il aimait qu'on l'appelle, était *l'enfant terrible* de la résidence, le genre de patient que redoutent les médecins, les infirmières et les aides-soignants. Son caractère colérique était le cauchemar du personnel, sans parler des autres pensionnaires, qui cherchaient toujours à l'éviter. En revanche, Helena s'amusait de cette rébellion continuelle qui s'épuisait souvent en luttes stériles.

— Je me demande ce que va décider la directrice, compte tenu de ton état de santé.

Marqués avait un emphysème d'une gravité extrême. Voilà pourquoi son empressement à mobiliser la bouche et les fosses nasales pour remplir ses poumons de fumée était tellement angoissant.

— Elle dira comme tout le monde, la seule chose qu'on sait dire quand on s'attaque à la vieillesse : "Marqués, mettez-vous dans une armoire pleine de boules de camphre et essayez de ne plus bouger. Ainsi, vous vivrez mille ans." Et merde, qui voudrait vivre ainsi pour toujours ? Ou alors, il ne faut pas avoir la moindre idée de ce qu'est la vie !

— Et la vie, c'est quoi ? demanda Helena, par pur plaisir de provoquer son ami.

— Une non-vie, merde ! La vie ne sert qu'à mourir.

Helena laissa échapper un petit rire. Quand Marqués s'échauffait, les poches sous ses yeux viraient au violet.

— Tu comptes fumer toute seule, sans inviter un pauvre type sans défense qui risque de déclencher un scandale ?

Helena haussa les épaules et lui offrit une cigarette. Ce soir-là, Marqués portait un pyjama d'une couleur crue qui recouvrait ses mains. Il ne cessait d'en remonter les manches pour libérer ses doigts.

— Et pour couronner le tout, un gorgeon de London ? N'était-ce pas ce que buvait ton père ? Je sais que tu planques la flasque de ton amie, l'Américaine.

— Louise était de Bristol.

— Qu'importe ! Tu me l'as sûrement déjà raconté, mais un des privilèges de la vieillesse, c'est de ne pas faire semblant de s'intéresser aux détails dont on se moque.

— Dis donc, Marqués, tu ne crois pas qu'abuser c'est prendre le risque de perdre ? Tu deviens passablement discourtois.

Il la regarda fixement, sans un frémissement de doute.

— Les pusillanimes ont coutume de dire que la sincérité est un manque de courtoisie, et je ne t'ai jamais classée parmi eux. D'autre part, si je ne me risquais pas, toi et moi n'aurions jamais été amis. Les tièdes t'ennuient autant que moi, avoue-le.

Helena eut un sourire condescendant. Le visage de Marqués devint troublant et beau à la fois. Dans la résidence, le bruit courait que Marqués avait été autrefois un grand compositeur

dont la carrière avait été interrompue à la suite d'une relation amoureuse au dénouement tragique. Helena trouvait tout cela trop romantique, mais elle avait accepté d'emblée les excentricités de Marqués, car elle avait toujours apprécié les tempéraments qui franchissaient les limites. Lui seul osait défier l'autorité de la directrice en se promenant tout nu dans le jardin de la résidence les jours de visite, il était aussi capable de passer des heures devant le piano de la bibliothèque à regarder le clavier sans le toucher ni permettre aux autres de s'en approcher.

— Et alors ? Tu vas te soûler toute seule le jour de ton anniversaire ?

Résignée, Helena lui tendit la flasque. Marqués but avidement et l'examina. Il y avait une inscription sous le fond.

— "*Life is what happens to you while you're busy making other plans*", lut-il à haute voix, sur un ton interrogateur. Très optimiste, cette Louise.

Helena avança la main et lui reprit la flasque. Elle commençait à regretter sa générosité.

— Tu ne sais rien de Louise.

Marqués rajusta théâtralement les revers de son pyjama et se leva. Il sortit de sa poche un feuillet soigneusement plié et le lui montra.

— C'est vrai. Tout bien réfléchi je ne sais pas grand-chose de toi non plus. Mais cela ne m'empêche pas de te connaître, n'est-ce pas ?... Bon anniversaire, Helena. Mon cadeau.

Helena déplia le feuillet. C'était une partition.

— Elle est inspirée de Satie. C'est une composition pour piano, sans orchestration. Regarde, dit Marqués en pointant du doigt le papier, visiblement excité : des silences et des basses, pour une ouverture douce et réconfortante... Et ici ça change, un ton plus haut et une dynamique plus nerveuse... Je l'ai composée pour toi et l'ai intitulée *Helena et la mer*. C'est un portrait de toi.

— Un portrait ?

Marqués opina avec enthousiasme : il avait écrit cette composition en lui dérobant ses gestes quand elle ne se sentait pas observée.

— Là, entre les notes et les portées, se trouvent les rides qui pressentent l'effritement, les mains crispées sur les genoux, les

cheveux recouvrant la moitié du visage et soulignant ton nez si caractéristique, l'arête légèrement proéminente. Mais il y a aussi cette expression assurée de calme intelligent qui te rapproche des vierges de Léonard de Vinci. Cependant, la magie n'est pas dans ton visage, mais dans tes yeux : verts, semés de réminiscences où volettent les images et les souvenirs que tu prétends dissimuler.

Helena l'écoutait, fascinée.

— Je suis comme ça ?

— Je ne sais pas. C'est ma façon de te voir.

Certains dans la résidence pensaient que Marqués était un mystificateur qui n'avait jamais rien composé, que son savoir ne dépassait pas les balbutiements d'un gamin. D'autres assuraient avec perfidie savoir de source sûre qu'en réalité le prétendu professeur avait passé sa vie à réparer des voitures et des motos dans un garage appartenant à son père, dans un village de la région de Soria, que sa femme l'avait quitté pour un représentant en papeterie et qu'elle s'était installée dans un village de la Costa Brava avec les enfants. Mais Helena se moquait de ce qu'on disait. Elle n'accordait d'importance qu'à ce qu'elle voyait. Et même si elle n'avait jamais entendu parler d'une quelconque réussite de Marqués, elle était témoin de cette passion, du désir qui le dominait et le plongeait dans un état de transe.

— Un homme est sa propre passion, chère amie, la plus intime de toutes. Le reste, c'est le châsis.

— Tu jouerais pour moi cette composition ?

Marqués était un enfant obligé d'inventer des refuges dans lesquels se cacher des autres. Il en avait été ainsi toute sa vie. Et le désir d'être aimé, accepté, reconnu, se condensa pendant quelques secondes dans son regard implorant, unique et vrai.

— Bien sûr !

Avec une lenteur cérémonieuse, il retroussa ses manches et s'assit derrière le bureau, écarta les restes de gâteau et posa la partition devant lui. Il redressa le dos, haussa le menton, ferma les yeux... et survint alors un miracle : tout son corps, petit et contrefait, se mit à danser au rythme de ses mains, tendues au-dessus d'un clavier imaginaire, et il parut acquérir une

proportion de géant, le visage transfiguré par la concentration et l'extase, les lèvres serrées formant une ligne mince qui soulignait un horizon visible de lui seul. Cet homme souffrait et jouissait par la musique, par ses nuances, dansait avec les notes qui résonnaient avec netteté dans sa tête et retombaient en cascade parfaite pour composer une mélodie émouvante et authentique.

Cela dura quelques minutes. Helena ne pouvait quitter des yeux les doigts de Marqués, qui bougeaient avec souplesse sur la table, comme s'ils créaient réellement des sons ; ses doigts étaient de petits ruisseaux qui se jetaient dans la mer, chacun avec ses propres nuances, ses couleurs, ses voix. Une merveille. Bouleversée, elle se tourna vers la fenêtre. Au loin, à une distance que la nuit rendait infinie, il y avait l'Afrique ; ces lueurs qui vacillaient comme des lucioles, c'était Tanger. Helena eut de la peine. Pas pour elle-même, mais pour la fillette qu'elle avait été. Elle la voyait à travers la nuit, de l'autre côté du Détroit, à genoux, figée dans le sable, criant pour que sa mère revienne la chercher.

— Arrête, Marqués... Je t'en supplie...

Marqués immobilisa ses doigts et ouvrit les yeux, visiblement fatigué. En nage.

— Tu n'aimes pas ?

Helena s'approcha de lui. Elle avait fermé ses yeux verts.

— C'est une œuvre magnifique. Un jour, tu étonneras le monde.

Marqués haussa les épaules, un geste coutumier.

— L'étonnement du monde ne m'intéresse plus, à supposer que le monde ait encore cette capacité, ce dont je doute fort.

Helena protesta. La musique était immortelle. Les nombres transformés en sons, et les sons en images. Les images en vie et en émotion.

— Tu es trop optimiste, Helena. L'immortalité n'existe plus. Tout ne dure qu'une seconde, une exclamation et on passe à autre chose. Je suis d'une autre époque, *lady*. D'une époque où les rêves se construisaient très lentement et où on était désespéré de les voir s'effondrer. Alors, on recollait les morceaux avec une patience infinie. On n'en prenait pas d'autres.

— Je te trouve bien mélancolique, ce soir.